

ANNA MARTUSZEWSKA

Université de Gdańsk

Comment lisent le chat Murr d'E. T. A. Hoffmann et le rat Firmin de Sam Savage: du livre mâché au livre parcouru

1.

Parmi les héros littéraires, ceux qui me semblent les plus intéressants ce sont les personnages des animaux. En effet, leur lecture abonde en différents symboles qui reflètent, de manière distordue, la société humaine. Mais ce n'est pas l'unique raison. A l'occasion, des questions se posent : comment ces animaux (dont on présume, bien sûr, l'intelligence prodigieuse) ont appris à lire et comment ils s'y prennent, ce qu'ils lisent – et des réponses se présentent et s'avèrent peu différentes de celles qu'on se donne aux questions similaires concernant les hommes.

Le chat Murr d'E.T.A. Hoffmann – romantique et fantastique ainsi qu'excellent réaliste – a vu le jour en 1819. L'auteur l'a pourvu d'une belle apparence féline, « deux yeux verts comme l'herbe où pétillait l'étincelle de l'esprit et de l'intelligence », alors que Jean Kreisler, dont il fait le « service », remarque aussitôt que « la physionomie de ce chat avait quelque chose de peu ordinaire, que son crâne était assez large pour renfermer les sciences, et sa barbe, malgré son jeune âge, assez longue et blanche pour lui donner, s'il le fallait, l'autorité d'un sage de la Grèce »¹. Notre héros se sent immédiatement attiré par les livres : « Un jour enfin, en l'absence du maître, je surmontait ma timidité et, d'un bond, je fus sur la table. Quelle volupté, alors, d'être installé au milieu des livres, des papiers, et d'y fouiller. Ce ne fut point par une folâtre envie, je vous le jure, mais bien par curiosité, par une véritable famine de science, que je mis ma patte sur un manuscrit et le tirillai en tous sens jusqu'à le

¹ Hoffman, *Le chat Murr*, trad. A. Béguin, Paris, Gallimard, 2004, p. 37.

réduire en petits morceaux »². Même une verge de bouleau sur le dos ne le chasse pas de cette sorte de « lecture » de sorte que le maître concède finalement aux ambitions du chat Murr. Puisque le maître lit souvent à voix haute, le chat découvre à l'occasion la transcription graphique des mots grâce à ce qu'il appelle son génie inné : « Je ne me faisais pas faute, alors, de choisir un poste d'où je pusse, sans le déranger, suivre la lecture sur le livre [...]. En comparant les caractères avec les mots qu'il prononçait, j'appris bientôt à lire, et quiconque oserait douter de cette affirmation n'a aucune idée du génie tout extraordinaire dont m'a doué la nature »³.

Après avoir appris à lire, le chat profite de la bibliothèque du maître, qu'on imagine assez riche. Il ne choisit pas les livres de manière préméditée mais saute dans le cabinet les yeux clos puis prend le premier livre griffé. En d'autres termes – du moins au commencement – il lit aveuglement, par hasard. Et qu'est-ce qu'il lit en fait ? Nous ne savons pas exactement. Il s'agit certainement des poètes, car les premières œuvres du chat sont effectivement des poèmes (outre Ovide, comme poète on ne mentionne que Pétrarque et le Tasse). Mais il lit aussi des œuvres philosophiques et physiologiques ainsi que des romans. En effet, on mentionne les noms du Cervantès et de Tieck, puis un titre de Diderot, *Jacques le fataliste*, quoiqu'il s'agisse des lectures conseillées et non des livres lus par le chat (seul le *Don Quichotte* est connu par le chat, parce qu'il compare son amour aveugle pour la lévrière à l'admiration portée à Dulcinée par le chevalier de la Manche)⁴. Grâce aux conversations et aux réflexions du chat, nous savons toutefois que la mythologie ne lui est pas étrangère et qu'il a, du moins, entendu parler d'Ovide (il s'y initie avec *De arte amandi* et avec *L'Art d'aimer* de Manso quand il tombe amoureux en mars) et des œuvres telles que *Le Mendiant heureux* de Gozzi (probablement Carlo) ou *Les Confessions* de J. J. Rousseau. « L'éditeur » du chat Murr le soupçonne par deux fois de plagiat : dans le cas de la description du duel félin et dans la description de la chatte Mimine dont il est épris (et qui s'avère être sa fille, mais cela n'a pas d'importance ici). Il le soupçonne d'avoir plagié *Comme vous l'aimez* de Shakespeare (« Murr! mon chat, les critiques te tomberont dessus, mais tu as prouvé du moins que tu as lu Shakespeare avec intelligence et profit ; cela excuse bien des choses ! »⁵) puis *L'histoire merveilleuse* de Pierre Schlemihl. L'auteur présumé du *Chat Murr* révèle aussi sa connaissance du lyrisme funèbre, dont il se moque avec insolence⁶. Parfois on découvre aussi dans les mots de son autobiographie les paraphrases des textes de divers auteurs, notamment ceux de Shakespeare.

Est-ce qu'il lit tous ces textes minutieusement ? On peut en douter mais, quoi qu'il en soit, il les mentionne. En revanche, lorsqu'il se rend aux rassemblements des

² Ibidem, p. 41.

³ Ibidem, p. 43.

⁴ Ibidem, p. 393.

⁵ Ibidem, p. 268.

⁶ Ibidem, p. 342.

chiens afin d'y apprendre le savoir-vivre indispensable pour se mouvoir dans la société, et quand, en tant qu'auteur connu, il se voit poser maintes questions, on a une caractéristique des « rencontres avec l'auteur » où la lecture des intéressés s'avère superficielle et même prétendue : « Cela flatta ma vanité, et j'aperçus à peine qu'on me questionnait sans prendre garde à mes réponses, qu'on vantait mon talent sans le connaître, et qu'on louait mes œuvres sans les comprendre »⁷, sans lire, par oui-dire.

Né en 2006, le héros du roman *Firmin, autobiographie d'un grignoteur des livres* du romancier contemporain Sam Savage, est un rat. Dans le monde textuel, il est né en 1960 ou en 1961, sur les lambeaux de *Finnegans Wake* de James Joyce (« Je suis né, j'ai dormi et j'ai tété sur la carcasse effeuillée du chef-d'œuvre le moins lu au monde »⁸). Puisqu'il n'a pas pu atteindre les tétons de sa mère en raison de sa faiblesse, repoussé qu'il était par une fratrie plus musclée, il a appris à se rassasier en mâchant des restes de papier ; mâcher du papier imprimé finit par devenir sa passion. L'auteur le pourvoit des capacités mentales inouïes, rendues possibles par une physiologie bien particulière : « Il ressort clairement que je ne devais de telles dispositions, organiquement parlant, qu'à une croissance stable de mes lobes temporal et frontal, accompagnée, j'imagine, d'une dilatation anormale du gyrus angulaire. Si je prends le problème à rebours, de l'effet à la cause, je crois ne pas me tromper en supposant que, sous un extérieur banal, mon crane dissimule également une élongation latérale exceptionnelle de l'aire de Wernicke, une déformation en général associée à un don précoce pour la parole, bien qu'elle soit aussi responsable de certaines formes rares d'idiotie »⁹.

La famille des rats habite dans la cave d'un libraire-antiquaire, ce qui lui donne accès à un grand nombre de livres différents. Le développement physique conduit le héros à se séparer lentement de sa famille, alors que la mastication des livres incite son développement intellectuel. Voici comment le héros juge les choses en pressant à occasion la richesse des textes qu'il découvre de manières fort variées : « Je suis persuadé que ces pages remâchées ont jeté – ou peut-être même engendré – les bases nutritionnelles de ce que j'appelle modestement mon insolite développement intellectuel. Imaginez : l'histoire du monde en quatre tomes, fragments de philosophie, de psychanalyse, de linguistique, d'astronomie, d'astrologie, des centaines des rivières, de chansons populaires, la Bible, le Coran, la *Bhagavad-gîtâ*, le Livre des morts, la révolution française, la révolution russe, des centaines d'insectes, de plaques de rues, des publicités, Kant, Hegel, Swedenborg, des bandes dessinées, des comptines, Londres et Thessalonique, Sodome et Gomorrhe, l'histoire de la littérature, de l'Irlande, dénonciation des crimes innommables, aveux, démentis, des milliers de jeux de mots, des douzaines de langues, recettes, de blagues graveleuses,

⁷ Ibidem, p. 391.

⁸ S. Savage, *Firmin, autobiographie d'un grignoteur des livres*, Paris, Actes Sud, 2009, p. 19.

⁹ Ibidem, p. 40.

maladies, naissances, exécutions... J'ai intégré tout cela et plus encore, alors même que je n'étais pas encore prêt à recevoir autant d'informations »¹⁰. La mastication de chaque exemplaire n'est ni systématique ni intégrale, le rat a une façon bien particulière de parcourir ses « lectures » : « [...] je léchais, mordillais, savourais puis mangeais, mais la plupart du temps, si je parvenais à soulever la couverture, je les attaquais par le milieu comme à la perceuse »¹¹. C'est ainsi que le héros découvre l'intégralité des belles lettres contemporaines qu'il ne distingue pas, au début, des œuvres non fictionnelles. C'est en mastiquant qu'il commence à se rendre compte de la particularité des goûts... et des contenus des textes. En fin de compte, il ne se contente plus de mâcher, mais se met à lire avec les yeux. On ne sait pas exactement comment cela est arrivé, car, en l'occurrence, l'auteur renonce à une motivation réaliste et son personnage décrit seulement l'évènement : « Au début, je me contentais de manger, de mâcher joyeusement, guidé par les diktats du goût. Mais, bientôt, j'ai commencé à lire ici et là, aux alentours de mes repas. Et au fil des jours je me suis mis à lire de plus en plus et à mastiquer de moins en moins, jusqu'à ce que je passe finalement la plupart des mes heures de veille à lire, ne rognant plus que dans les marges »¹². Cela conduit Firmin à passer les nuits « dans les interstices mystérieux entre lecture et nourriture »¹³. C'est à ce moment-là qu'il découvre aussi le rapport entre le goût et la valeur littéraire du livre, ce qui l'amène à un mode de lecture bien spécifique, qui, pourtant, ne se distingue pas tellement de notre façon d'entamer un livre : « Pour savoir si un livre valait la peine d'être lu, je n'avais qu'à grignoter une portion de l'espace imprimé. J'ai ainsi appris à utiliser la page de titre histoire de préserver le texte. "Bon à manger, bon à lire" est devenu ma devise »¹⁴. Le développement de ses aptitudes et de son intellect rend sa lecture plus rapide : quatre cents pages en une heure, un tome de Spinoza en un jour¹⁵.

Puisque le rat lecteur habite au-dessous d'un libraire-antiquaire, il a à sa disposition la quasi intégralité du patrimoine culturel de l'Occident, des écrits scientifiques et des belles-lettres. Nul besoin donc d'énumérer les auteurs et les titres des œuvres qu'il connaît après les avoir sommairement entrevues. Dès le début de son « autobiographie », l'auteur révèle sa connaissance des premiers paragraphes de nombreux textes. En effet, il réfléchit comment commencer ses confessions, s'il faut faire à la *Lolita* de Nabokov, comme Tolstoï avec *Anna Karénine* ou encore comme *Le bon soldat* de Ford Madox Ford car « les gens se rappellent les mots, même s'ils ont tout oublié du livre qui va avec »¹⁶. Finalement, il considère que la phrase de Madox Ford (« Voici l'histoire la plus triste qu'il m'ait été donnée d'entendre ») est le

¹⁰ Ibidem, p. 28–29.

¹¹ Ibidem, p. 31.

¹² Ibidem, p. 32.

¹³ Ibidem, p. 52.

¹⁴ Ibidem, p. 52.

¹⁵ Ibidem, p. 54.

¹⁶ Ibidem, p. 11.

meilleur début pour son récit. En fait, ses mémoires ne commencent par aucune maxime mais par des considérations d'ordre métatextuel sur les affres de la première phrase. De même, il fait souvent référence aux livres connus afin de comparer une situation issue de sa vie avec la situation des personnages. La plus filée reste probablement la comparaison avec les aventures du chevalier de la Manche.

Il n'est plus nécessaire de présenter la vie et le mode de lecture de ces deux personnages animaliers pour montrer que ce dernier ne diffère pas tant que ça de la façon dont lisent les humains : on commence par déchirer le papier et mastiquer le livre (synonymes d'une lecture fastidieuse, mot après mot) et on finit par le parcourir. Parcourir un livre – notamment dans le cas de Firmin – entraîne l'identification émotive et imaginaire avec les héros. Elle laisse surtout imaginer leur apparence et, parfois, fait apparaître leurs fantômes : « Je laissais les livres pénétrer mes rêves, et parfois je me rêvais jouant un rôle dans ces mêmes livres. Je tenais Natacha Rostova par sa taille si fine, sentais sa main sur mon épaule, et nous dansions comme flottant sur les envolées de la valse, d'un bout à l'autre de la salle de bal parquetée, jusque dans le jardin où l'on avait suspendu des lanternes en papier, tandis que des lieutenants de la garde impériale à fière allure roulaient furieusement leur moustache »¹⁷. Il arrive parfois que l'imagination transforme les destins prévus par les créateurs des personnages : « J'ai également permis à des gens de se rencontrer. J'ai invité Baudelaire sur le radeau de Jim et Huckleberry Finn. Ça lui a fait le plus grand bien. Et parfois, j'ai aussi apporté un peu de joie à certains. J'ai marié Keats à Fanny avant qu'il ne meure »¹⁸. Le rat lecteur s'ingère jusqu'à dans la vie réelle, son imagination ne se limite pas aux livres dont la trame – comme on le voit – est traitée avec quelque désinvolture.

Dans le monde textuel, ni Firmin ni Murr ne parlent à personne de leurs lectures (ils ne peuvent donc pas être classés comme ceux qui parlent des livres non lus, tout au plus les livres font objet de leurs écrits), car les hommes ne comprennent pas leur langage. Le rat évite aussi bien sa fratrie que les autres représentants de son espèce, tandis que les autres chats n'auraient probablement pas compris la passion littéraire qui anime Murr. Aussi seul « le rédacteur » des mémoires du chat et, à sa suite, les lecteurs du roman, peuvent-ils juger si les deux animaux parlent des livres qu'ils ont à un certain point lus.

La passion pour la lecture des animaux représentés ici ne change leur vie qu'en ce sens qu'ils deviennent écrivains à leur tour, bien que cela flatte surtout leur orgueil (du chat Murr en particulier), sans les mettre en contact avec d'autres animaux ou personnes (cela dit, il est question du succès rencontré par le chat scripteur auprès de ses confrères et des chiens et c'est en raison même de son écriture que le chat Firmin se lie d'une tendre amitié avec l'auteur des livres de SF, Jerry Magoon) et sans affecter leurs destins, dans les deux cas tragiques.

¹⁷ Ibidem, p. 56.

¹⁸ Ibidem, p. 55.

2.

Délaissions les descriptions de fictives lectures animalières pour réfléchir quelque peu sur le fait que la façon de lire présentée par Pierre Bayard (LP, LO) – selon qui on parle uniquement des livres tout à fait inconnus ou dont on a entendu parler (donc *de facto* des livres que l'on n'a pas lus), feuilletés et/ou oubliés, d'où (comme dans la théorie de la déconstruction) toute lecture est d'après ce chercheur une mélecture [*misreading*] – apparaît comme la juste description du gros des rapports des lecteurs avec les livres. Parmi les types de non-lecture ou des lectures erronées d'une façon ou de l'autre, c'est le livre parcouru qui nous intéresse particulièrement. Nous y reviendrons bientôt. Parler des textes inconnus ou dont on a ouï-dire participe de la circulation sociale du livre, de l'obligation de prouver sa connaissance d'un livre ou/et avec le snobisme, et, par conséquent, relève de la sociologie. L'oubli de ce que l'on a lu est, quant à lui, lié avec le jeu des traits spécifiques de la mémoire humaine, et notamment avec les rapports entre la mémoire à court terme, qui entre en jeu quand on fait appel aux mots et aux phrases, et la mémoire à long terme qui forme dans l'esprit du lecteur des schémas fictionnels et des stéréotypes relatifs aux personnages tout en orchestrant leur mémorisation. Cette question relève de la psychologie de la réception. En revanche, parcourir un livre ou – plus généralement – lire de manière discontinue, donc lacunaire, est moins dû à une quelconque négligence, au mépris ou à la paresse du lecteur (à prendre toutefois en compte) qu'à la structuration du texte, composé des signes discrets, sans continuité. C'est par ailleurs une nécessité qui s'explique par la nature de la lecture et par le déroulement du processus de la réception.

Si on réfléchit sur la nature de la lecture, on doit se rendre à l'évidence qu'on ne lit presque jamais (sauf lors de l'apprentissage initial de la lecture et lors de la lecture des poèmes) mot après mot ; nous dégageons le sens du texte lu, en nous focalisant sur les passages ou les termes clés. C'est le constat de Miles A. Tinker, théoricien de ce qu'on appelle la lecture efficace, qui s'appuie sur un grand nombre d'études : « Des lecteurs habiles appréhendent un imprimé par des entités, c'est-à-dire par mots entiers, et parfois même par expressions ou par phrases »¹⁹. L'étendue des signes englobés dépend de ce qu'on appelle l'extension articulatoire et visuelle, qui est toutefois variable. Elle augmente significativement au moment d'une lecture vraiment silencieuse, qui n'est pas accompagnée du mouvement des lèvres. Par ailleurs, elle peut être consciemment augmentée (à l'aide des techniques de lecture rapide), et chaque lecteur rapide a eu sa propre façon de l'atteindre. L'important, ce sont les intervalles entre les regards posés sur des fragments plus ou moins consciemment choisis. En effet, ces pauses permettent d'ordonner dans l'esprit le matériel lu, c'est-à-dire à en saisir le sens. Pendant la lecture, nos yeux procèdent par bonds, c'est ainsi que nous choisissons les passages à envisager de plus près tout en

¹⁹ M. A. Tinker, *Podstawy efektywnego czytania*, trad. K. Dudziak. Warszawa, 1980, p. 28.

sautant – plus ou moins consciemment – le reste. Le livre est donc « parcouru » dans chaque acte de réception plus ou moins adroit, et ce « parcours » bat son plein avec la littérature populaire.

En deuxième lieu, au cours de la lecture et des intervalles qu'on y ménage, la perception du texte devient imaginaire. L'existence des phénomènes, qualifiés par Roman Ingarden des lieux d'indétermination, nous fait revêtir l'œuvre dans des formes imaginaires qui correspondent à notre vision du monde. Nous créons ainsi notre propre bibliothèque virtuelle dont Pierre Bayard a aussi parlé. Celle-ci diffère des bibliothèques d'autres lecteurs parce qu'elle est remplie de nos représentations du monde et des livres lus auparavant. Son existence est d'ailleurs une nécessité intrinsèque.

3.

Parcourir des livres pendant la lecture et parler des livres non-lus comme s'ils nous étaient connus, ce sont des phénomènes liés à l'existence d'une immense avalanche des textes qui exigent d'être lus et que l'homme contemporain fuit in/consciemment. Rappelons l'amusante description de la fin du monde extraite de *Cronopes et Fameux* de Julio Cortazar : « Comme le nombre des scribes ira augmentant, les quelques lecteurs qui restent de par le monde changeront de métier et deviendront scribes eux aussi. De plus en plus, les pays appartiendront aux scribes et aux fabriques d'encre et de papier, les scribes le jour et les machines la nuit pour imprimer le travail des scribes. Pour commencer, les bibliothèques déborderont des maisons, les municipalités décident (et c'est là que les choses commencent à se gâter) de sacrifier les terrains de jeu pour agrandir les bibliothèques. Ensuite, elles cèdent les théâtres, les maternités, les abattoirs, les cantines, les hôpitaux. Les pauvres emploient les livres en guise de briques, les assemblent avec du ciment, construisent des murs de livres et vivent dans des cabanes de livres. Puis il advient que les livres débordent des villes et envahissent les campagnes, écrasant les champs de blé et de tournesols ; c'est à peine si les Ponts et Chaussées obtiennent que les routes restent dégagées entre deux immenses murs de livres »²⁰. J'épargnerai au Lecteur la suite de la fin de la fin du monde où les livres envahissent toutes les mers et toutes les terres alors que les murs d'imprimés grandissent. Les scribes écrivent avec des caractères de plus en plus minuscules avec, en guise de support, des bouts de plus en plus petits de papier, de tableaux, de carreaux, ils créent des palimpsestes pour réutiliser le papier : « Les scribes travaillent au ralenti mais ils sont en si grand nombre que les imprimés séparent à présent définitivement les terres du lit des anciennes mers. Sur Terre, la race des scribes vit de façon précaire, condamnée à s'éteindre, et sur les mers, il y a les îles et les casinos c'est-à-dire les transatlantiques où se sont réfugiés

²⁰ J. Cortazar, *Fin du monde de la fin*, [dans :] idem, *Cronopes et Fameux*, Gallimard, 1977, p. 75.

les présidents des républiques et où l'on donne de grandes fêtes et l'on échange des messages d'île à île, de président à président, de capitaine à capitaine »²¹.

Bien sûr, le pronostic de Cortázar est entièrement fictif et grotesque, c'est du pur non-sens. Depuis l'invention de la transcription électronique, l'humanité ne risque pas d'être littéralement submergée par l'imprimé (cela dit, sa quantité ne diminue pas aussi vite qu'on pourrait le croire, vu que les documents électroniques sont d'habitude doublés par des imprimés, notamment dans l'administration). Il n'en reste pas moins que nous avons affaire à un déferlement d'informations ; il y a probablement plus de scripteurs que de lecteurs (prenons à titre d'exemple le nombre de blogs qui monte en flèche). Quoi qu'il en soit, seule la paresse humaine nous ralentit dans la voie empruntée. Alors si nous voulons être au courant dans notre domaine de recherche, nous devons feuilleter les livres – pour trouver ce qui nous intéressera ou nous sera utile – et parcourir les textes électroniques.

Il est donc nécessaire de parcourir les livres (et les autres inscriptions). C'est particulièrement pratique lorsque nous avons affaire à un texte nouveau auquel nous « goûtons » en regardant la couverture et la table des matières ou bien en cliquant sur divers fragments. Suite à ces préliminaires, on se décide à abandonner le texte (souvent de manière irrévocable) ou, au contraire, à poursuivre plus en détail la lecture qui, même dans ce cas, ne revient pas à « mâcher » le livre mais à le parcourir des yeux à la recherche des mots et des paragraphes clés. L'auteur de *Firmin* a donc raison de faire mémoriser les généralités qui apparaissent au début d'un roman. Effectivement, celles-ci sont mieux remarquées et mémorisées alors que la suite est plus ou moins intentionnellement choisie.

Cela dit, rappelons que les personnages animaliers ne parlent pas de leurs lectures. On peut d'ailleurs se demander si nous devons converser des livres mé- ou mal connus. À l'exception des examens (quand c'est de la triche), il n'y peut-être pas d'obligation de parler des livres que l'on n'a pas lus, sauf si le snobisme entre en jeu... La question si nous devons tromper les autres relève toutefois de la sociologie et non du domaine des études littéraires.

²¹ Ibidem, p. 77.